

PAULE DICKINSON

*Le Sang  
du Torii*



Paule Dickinson

Le Sang du Torii

© Paule Dickinson, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5038-9

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Dédicace**

Ce titre est dédié à ma mère qui a toujours été mon coeur et ma vie et à ma grand-mère, puisse vos noms se mêler pour me permettre d'exister.

À tous ceux qui liront ce livre, je dédis aussi ce récit et je dis un grand merci.

Un train s'en allait, un autre arrivait, qui pouvait dire où le voyageur était ? Un quai, un port ou une horloge remplit du mouvement du temps ? Le temps, où on oubliait le temps, il avait été mon premier moment. Mes premières images du Japon semblant être aujourd'hui perçues à travers de vieilles photographies. Quelques clichés où je voyais mon passé, un monde éloigné qu'il me faut vous raconter. Tout avait commencé bien loin du soleil levant, dans une ville où j'étais née et où j'ignoerais encore tout de ma destinée.

Paris, mon Paris du passé, si beau et si parfait, comment pouvais-je en parler désormais ? Revenir au premier instant, quand on connaît tous les suivants, semble dénaturer la vérité, l'influencer d'un mouvement n'ayant rien de vrai, car étant couché sur le papier, bien après. Mon voyage, mon départ, ma vie plus tard, il faut les oublier, pour réellement saisir, celle que j'étais en cette année 1935, mais aussi pour comprendre le souffle de la capitale, à la fois moderne, influente et belle, peut-être trop belle. Beaucoup de poèmes ont été écrits sur Paris, laissant mots et syllabes couler à travers les rues et les ruelles et voguer sur la Seine, en laissant échapper les noms de Notre-Dame et du Palais-Royal. La littérature, la peinture, tous les arts, pluriels ou singuliers, étincelèrent une fois dans leur vie à Paris. Des écoles d'artistes se formant, la science prospérant et tout le monde étant chez lui ici, pendant que je l'étais moi aussi.

J'avais vingt-deux ans, au début de ce récit, jeune fille d'un milieu aisé qu'on cherchait à tout prix à marier, bien que personne ne semblait répondre aux exigences tracées autour de ma personne. Ma mère étant morte en me donnant naissance, j'avais vécu toute ma vie avec un père qui m'avait toléré, sans jamais m'aimer ou du moins, sans jamais me le montrer, car je lui avais volé la femme qu'il chérissait. L'histoire d'amour de mes parents m'avait été racontée, par une myriade d'oncles, de tantes et de connaissances, cacophonie assourdissante, faite de sons et de bruits à la fois douloureux et sublimes. De tout ce qu'on m'avait dit, beaucoup de choses auraient pu être écrites, mais je ne savais, ni où commencer, ni où arriver. Ma mère avait été la plus belle chose de la terre et j'avais toujours été la pire pour avoir mît fin à sa vie et je devais porter sur mes épaules, la peine que ressentait mon père tous les jours.

À cause de moi, il ne pouvait se réveiller à ses côtés, voir ses cheveux briller et son souffle le caresser. À cause de moi, il avait tout perdu, ou du moins c'était ce qu'il disait et des mots trop longtemps répétés, finissaient toujours par devenir vrais. Encore et encore, on m'avait rabaissé, remise à la place d'un être qui n'aurait pas dû naître et malgré les années, je me souvenais parfaitement de ce que pouvaient faire de tels sentiments. De là où j'étais, je percevais encore le visage désapprobateur de mon père et ses expressions familières de désintérêt, mais j'avais du mal à revenir au moment exact où mon histoire débutait.

Paris évoqué, mon père et son comportement tracés, il fallait sûrement que je passe à la manière dont se déroulait mon quotidien, ou du moins à celle dont il se déroula, avant qu'une vague ne le fasse changer de cap. Par où commencer, alors que je n'avais, à l'esprit, plus qu'une vision fugitive de ma fenêtre à Paris, d'une vitre qui laissait passer la lumière et d'un entrebâillement dans lequel se faufilait le vent. Cette fenêtre, je n'avais jamais eu envie de la fermer car sinon, comment laisser la vie entrer et les mots me pénétraient, ceux qui me disaient si bien que rien n'avait changé et qu'il suffisait de fermer les yeux pour tout recommencer. Le ciel était le même, il n'y avait pas de guerre et je voyais avec clarté le vieil arbre millénaire, que j'avais contemplé depuis que j'étais née. Il avait toujours été là, il me connaissait bien, mais il ne me parlait pas, pourquoi ne voulait-il pas me dire comment et pourquoi ?

Il voyait tout, son omniscience était parfaite, alors pourquoi ne pas l'utiliser pour laisser mon existence passer ? L'arbre parlerait de ma vie et moi je resterais simplement assoupie. Allongée dans mon lit, à lui dire, d'être clément envers mes sentiments. Si la nature avait pu dire, je n'aurais jamais rien eu à écrire, mais elle se taisait et mes mots tentaient tant bien que mal d'apporter de la densité à un vide habité. Écrire c'était dire, mais était-il plus important de parler des sentiments, des objets ou du vent ? Quel angle fallait-il faire passer avant ? Tous et aucun à la fois, peut-être, car un carré avait plusieurs côtés et l'humanité, une vie variée, que les romans servaient à englober.

On pouvait, grâce à eux, traiter un peu de tout ce qui était, le mélanger pour avoir une vision dotée d'intérêts et transmettre, dans un même temps, réalité et possibilité. On essayait de donner et je tentais de savoir quelle serait la première chose que je dirais. Soyez ce que vous voulez être et trouvez la meilleure façon de l'être. Ne laissez pas les autres vous dire, dans quelle case, vous devez être ranger, car il n'y a pas de cases, juste de la volonté. Une volonté qui pour moi, à

l'époque, était aussi multiple qu'étrange. Une jeune fille de bonne famille est en effet, une porcelaine délicate à manier. Douce et fragile, elle ne doit sous aucun prétexte être cassée avant d'être troquée, mais elle doit tout de même passer de main en main, pour qu'on puisse l'admirer et décider, si oui ou non, on désire la posséder.

Mon père comme beaucoup d'autres, jugeait que le mariage était une nécessité. Un accord commercial qui lui permettrait de se débarrasser de moi, tout en nouant des liens, qui pourraient étancher sa soif de bonnes affaires et de gains. Il voulait me vendre et pour cela il m'exposait, dès qu'il le pouvait, me promenant de salons en salons et me faisant assister, à toutes les réceptions données dans le beau monde, dans lequel nous vivions. Une comtesse anglaise, des grands noms de la société française ou encore des fortunes récemment faites, peu importe où j'étais promenée, tant qu'il y avait une façon de m'exploiter.

Quand nous étions en public, il donnait souvent l'illusion d'être intéressé par sa fille et peut-être même de m'aimer, mais dès que nous replongions dans une sphère privée, il n'y avait plus qu'un mur que je ne pouvais pas percer et que je n'essayais même plus d'escalader, car je ne voulais pas me vendre pour être chérie et considérée. Je me prêtais à la mascarade qu'il m'imposait, me comportais comme je le devais et puis laisser aller, me disant que tant que j'étais soumise et bien élevée, il me laisserait en paix et me permettrait un semblant de liberté. Si mon père était satisfait, je pouvais jouir d'une indépendance qui me plaisait. Visiter des musées, me promener dans les grands parcs de la ville et avoir en main de l'argent pour m'habiller et me divertir.

Tant que je payais le prix qu'il fallait, je pouvais respirer, même si parfois je devais tout de même subir des humeurs qui s'assombrissaient, sans que je ne sache vraiment, ni pourquoi, ni comment. Une douleur à la tête, un retour d'investissement moins important que dans ses plans et j'étais contrainte de demeurer dans ma chambre pendant des semaines, jusqu'à ce que ses états d'âme disparaissent. Versatile et changeant, mon père avait aussi souvent des excès importants d'avarice, refusant de dépenser un centime, ayant une fièvre folle pour l'argent, qu'il choyait comme une déesse ou plutôt une exigeante et cruelle maîtresse. Nous étions riches et de bonne famille, nous devions le rester, disait-il, pendant que je me demandais si tout cela était vraiment censé. Était-ce le pauvre qui était riche ou le riche qui était pauvre ?

Je m'étais posée cette question, pendant des années, en cherchant ici et là des définitions, car il était connu, que le sens des mots reflétait leur interprétation, ou du moins c'était ce que je croyais avant d'ouvrir un dictionnaire et de trouver les mots que je cherchais. Pauvre, était un adjectif qui désignait une personne qui n'avait pas d'argent et riche, un autre qui en possédait, mais à quoi servait l'argent, s'il n'était pas dépensé, car être riche, ne voulait pas dire qu'on ne pouvait pas vivre dans la pauvreté et être pauvre ne signifiait pas non plus, qu'on ne pouvait pas tout s'offrir, ou plutôt qu'on ne s'était pas tout offert. Compter son argent ou le dépenser semblant être une question qui revenait sans arrêt, comme une chose insensée, car qui pouvait douter que l'argent était fait pour être dépensé ? Notre voisin Monsieur Jacques, à chaque fois que mon père lui parlait des portes à changer ou d'économies à habilement constituer, échangeait avec lui la même conversation sur le bas de la porte.

— Oh, vous savez moi je ne me soucie pas vraiment des économies. Je n'ai pas d'argent disait-il, j'ai passé trop de temps à en dépenser, pour pouvoir en accumuler. Et vous alors, mon ami ?

— Moi, j'ai passé trop de temps à en accumuler pour pouvoir en dépenser, disait mon père, sans que cela ne soit ni tout à fait faux, ni tout à fait vrai.

Mon père ne mettait pas chaque sou de côté et savait comment préserver son image en société et payer pour ses intérêts, mais ses crises de pingrerie, tellement répétées et ancrées en lui, l'empêchaient de se permettre des choses autorisées par une fortune telle que la sienne. Alors que toutes nos connaissances possédaient une maison de campagne où elles passaient l'été, nous n'avions pas de résidence secondaire, qui étaient jugées coûteuses et sans intérêt. Notre personnel de maison était également restreint et les dépenses liées à notre alimentation calculée au grain. Dépenser était un sacrifice nécessaire, mais un sacrifice tout de même et personne ne se sacrifiait jamais, s'il pouvait l'éviter. Ma réalité, elle n'était pas parfaite, mais chacun faisait ce qu'il pouvait avec ce qu'il avait et moi aussi j'essayais de polir les pierres brutes qu'on m'avait données, les lissants minutieusement, pour éviter de m'écorcher en les manipulant.

Quand j'étais enfermée dans ma chambre, j'avais mes livres et mes fusains. Les aquarelles et les toiles se mêlant à ma coiffeuse et à mes flacons de parfums. J'avais ce que je pouvais toucher et peut-être aussi admirer, au fil du temps la vue à ma fenêtre, se transformant en une créature vivante, m'apprenant la beauté

d'une journée, qui passait, sans qu'on cherche à la rattraper, admirant simplement les éclats différents de la lumière et de ses instants. La femme de ménage m'apportait à manger et parfois j'avais le sublime privilège de pouvoir me rendre dans la bibliothèque, colorant mon confinement, avant qu'il ne s'arrête et que mon père ne se remette à me trimbaler. Lors des périodes où il adorait, me traîner chez telle ou telle personne bien élevée, nous petit-déjeunions tous les deux et puis nous nous mettions en route, et laissons la société créer entre nous, un barrage qui nous protégeait l'un de l'autre, et nous sortait de la difficulté des moments que nous partagions, si je pouvais bien sûr, employer le mot partager pour qualifier les quelques instants malsains qui réunissaient nos quotidiens. À chaque fois que je manifestais un intérêt qui ne lui plaisait pas, il l'éloignait de moi.

Je ne pouvais être autre chose qu'une poupée et une poupée ne s'intéressait, ni à la politique, ni à l'économie et ne lisait certainement pas les journaux qui parlaient de la façon dont les choses évoluaient, bougeant avec le vent et l'actualité. Que lisait-on dans les journaux cette année ? J'aurais tant aimé le savoir et peut-être que je le savais, parvenant à voler quelques mots empruntés. Même si mon père m'empêchait de les ouvrir, je pouvais tout de même en lire quelques titres... Je passais mes doigts sur le papier, respirais l'encre et puis laissais aller, car il n'y avait rien à conserver.

— Donne moi ce journal ma fille, il n'est pas pour toi, me disait-il alors immédiatement, comme si je contemplais une vitrine de l'enfer.

— Mais père, je...

— Tu sais que je n'aime pas les excuses, me réprimandait-il aussitôt comme si le fait de ne pas lui obéir immédiatement suffisait à constituer un blasphème qui méritait d'être réprimandé.

Il critiquait ce que je mangeais, la façon dont je me tenais, les paroles, que je prononçais et même si je n'avais rien à prouver ou à gagner, les mots me blessaient, étais-je stupide de les écouter et de les laisser m'atteindre par la façon déformée dont ils étaient utilisés ? Je devais laisser aller et je le faisais quand je sortais, respirant l'air de Paris, comme un souffle de vie, me baladant dans les rues comme dans un paradis, car là-bas, je pouvais imaginer avoir toutes les possibilités du monde entier. J'avais par ailleurs des habitudes qui m'en donnaient l'illusion, le libraire chez qui je garnissais ma bibliothèque, le pâtissier

qui me vendait mes éclairs préférés. Tous ses visages qui voyaient ma vie, comme un océan bien différent de celui dans lequel je baignais.

Pour eux, il y avait une bonne éducation, du raffinement et des privilèges et même si je ne pouvais les détromper, je savais que leur vision du tableau n'était pas tout à fait vrai. Tout ne se résumait pas aux vêtements raffinés et aux sourires tout faits, mais cela personne ne le disait jamais. Le silence préservait et le cadre de la peinture aidait à cacher les imperfections que la toile abritait, tout ce que je ne pouvais et ne voulais pas forcément dire, ni même écrire, car à quoi servait-il de répéter sans arrêt différemment les mêmes tourments ? Cette mélancolie lente et sourde que Paris m'aidait à la fois à nourrir et à oublier. La ville était si libre et belle, que je pouvais me noyer en elle, mais aussi réaliser les contrastes qui nous opposaient. Elle avait connu, avait vu et vécu, elle s'était libérée de ses chaînes et moi, je respirais en elle, avec l'impression douloureuse qu'un endroit familier ne suffisait pas toujours à tout régler. Paris avait pourtant beaucoup de pépites, où se perdre pour se retrouver, la ville brillant d'une organisation qui aidait parfaitement à s'orienter et à dénicher tous les lieux les plus glorieux et les plus isolés.

Vous étiez vous déjà interrogés sur la façon, dont les rues d'une ville s'agençaient, dont ses immeubles et ses parcs s'articulaient, car toutes les cités du monde devaient être peuplées. Elles étaient faites pour accueillir la vie humaine, mais comment le faisaient-elles ? Là était la question, car derrière des apparences similaires, nous trouvions en effet un nombre incalculable de particularités. La terre, elle semblait décider de la manière dont les hommes devaient vivre, car en fonction de ce qu'elle nous donnait, différentes cultures se développaient. On mangeait ce qu'elle nous offrait, cuisinait des plats dont l'histoire nous avait laissé une liste de mouvements et d'ingrédients.

Des feuilles de papier sur lesquelles s'épalaient, ce que nos grands-mères avaient préparé, des tâches d'huile et de farine et parfois aussi des souvenirs. Des moments d'enfance, qu'on vivait, dans un pays qu'on aimait et j'aurais pu vous parler longtemps de la terre de France, mais au-delà de celle-ci, il y avait Paris et c'était de cette ville, dont il m'importait, de vous compter les dédales et les allées. Peut-être pourrais-je vous glisser un mot sur la pâtisserie vendant le meilleur saint-honoré ou alors vous dire où trouver des macarons à la vanille à se damner, mais où seraient l'architecture et l'agencement des cités dans ces sujets ? Non, pour l'heure, laissons la gastronomie à un autre récit et parlons du